



HAL
open science

Les formules évoquant la transmission orales de l'Information dans Beowulf

Colette Stévanovitch

► **To cite this version:**

Colette Stévanovitch. Les formules évoquant la transmission orales de l'Information dans Beowulf. L'articulation langue-littérature dans les textes médiévaux anglais 2, Jun 1999, Nancy, France. pp.35-70. hal-04596295

HAL Id: hal-04596295

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-04596295>

Submitted on 31 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Colette Stévanovitch
 Université de Nancy II

**Les formules
 évoquant la transmission orale de l'information
 dans *Beowulf***

Quoique très probablement composé par écrit,¹ *Beowulf*, comme les autres poèmes vieil-anglais, continue à utiliser des éléments hérités de la poésie orale, au premier rang desquels se trouvent les formules. Celles que nous considérons ici concernent la transmission orale de l'information. Elles proviennent d'une époque où la littérature, l'histoire, toutes les connaissances humaines étaient de nature orale, et où par conséquent on ne pouvait connaître un fait que de deux manières : en en étant témoin (« j'ai vu/entendu »), ou en l'entendant raconter (« j'ai entendu dire »). Le développement des manuscrits puis des livres a ajouté aux deux premières une troisième méthode qui, de nos jours, les a largement supplantées. A l'époque

-
1. Le principal argument en faveur de la composition orale de ce poème est la présence de formules (Francis P. Magoun Jr., « The Oral-Formulaic Character of Anglo-Saxon Narrative Poetry », *Speculum*, 28 (1953), 446-65), c'est-à-dire d'expressions stéréotypées répétées identiques d'un poème à l'autre pour exprimer une idée donnée. Il a cependant été démontré que l'utilisation de formules est compatible avec le recours à des sources écrites — comme dans les *Mètres de Boèce* — et la connaissance de l'écriture : cf. le cas de Cynewulf (Larry D. Benson, « The Literary Character of Anglo-Saxon Formulaic Poetry », *PMLA*, 81 (1966), 334-41). Par ailleurs, l'étude d'une formule particulière a révélé l'existence de nuances peu compatibles avec son rôle primitif d'outil facilitant l'improvisation (Colette Stévanovitch, « *Beowulf* *mapelode*, *bearn Ecgþeowes* [Beowulf prit la parole, fils d'Ecgtheow] : les formules d'insertion de tirade dans *Beowulf* », *Q/W/E/R/T/Y*, 8 (1998), 17-25). Il est à peu près généralement admis de nos jours que les poèmes vieil-anglais étaient composés par écrit, et que formules et thèmes avaient à cette époque un rôle essentiellement décoratif.

où *Beowulf* a été composé l'écriture commençait à faire fortement concurrence à la tradition orale chez les Anglo-Saxons. Il n'est cependant jamais question de sources écrites dans *Beowulf*, soit parce qu'en effet les récits héroïques étaient encore transmis oralement au moment de la composition du poème, soit parce que les formules traditionnelles faisant allusion à des sources orales continuent à être employées alors qu'elles ne correspondent plus à une réalité vécue.²

La transmission orale de l'information revêt deux aspects : d'une part, les propos tenus par des contemporains des faits évoqués ; d'autre part, la tradition dans laquelle puise le poète pour composer son poème. Ce sont deux types de phénomènes tout à fait distincts, pour lesquels les auteurs ont recours à des formules différentes. Le second fait seul l'objet de la présente étude.

Deux verbes seulement sont utilisés lorsqu'il s'agit de tradition orale, (*ge*)*frignan* et (*ge*)*hyran* ; les autres verbes de sens voisin, *secgan* ou *gelæran* par exemple, indiquent une transmission à des contemporains. Le verbe est conjugué à la première personne du singulier (représentant le narrateur) ou du pluriel (le narrateur et son public). On ne rencontre qu'un petit nombre de schémas syntaxiques, que nous passons en revue ci-dessous.³

-
2. En tout état de cause, certains poètes utilisent des formules évoquant une source orale même dans des cas où il est évident qu'il s'agit de source écrite. On trouve *mine gefræge* « à ce que j'ai entendu dire » dans la *Genèse A* à propos du nom de Yéred, information certainement d'origine livresque, et, dans *Elene* et *The Fates of the Apostles*, la surprenante formule *we þæt (ge)hyrdon þurh halige bec* qui associe la source écrite (la Bible) à la transmission orale.
 3. Voir l'inventaire donné par André Crépin, *Beowulf, édition diplomatique et texte critique, traduction française, commentaires et vocabulaire*, Göppingen : Kummerle (Göppinger Arbeiten zur Germanistik, 329), 1991, pp. 403-404, et l'article de Ward Parks, « The Traditional Narrator and the 'I heard' Formulas in Old English Poetry », *Anglo-Saxon England*, 16 (1987), 45-66.

Tradition orale dans Beowulf

1. < hwæt! we/ic + gefrægn/hyran >

Dès les premiers vers, l'auteur de *Beowulf* évoque la tradition orale :

Hwæt! We Gardena in geardagum
 peodcyninga, þrym gefrunon :
 hu ða æpelingas ellen fremedon. (*Beowulf* 1-3) ⁴

[*Or donc allons-nous dire des Danois-à-la-lance aux jours d'autrefois, de leurs rois souverains la gloire telle que nous l'avons apprise — comment leurs princes firent prouesse.*]

Il s'agit d'un motif d'ouverture traditionnel,⁵ qui associe un pronom de première personne (en général *we*), le verbe *gefrignan* (plus rarement *hyran*) régissant un COD ou une proposition infinitive, et l'exclamation *hwæt!*. On le retrouve dans plusieurs autres poèmes narratifs :

Hwæt! We feor and neah gefrigen habað
 ofer middangeard Moyses domas [...]
 hæleðum secgan. (*Exode* 1-7) ⁶

[*Or donc nous avons entendu au loin et plus près, sur la terre entière, des hommes parler des lois de Moïse.*]

4. L'édition et la traduction utilisées sont celles d'André Crépin, *Beowulf*.

5. Voir Crépin, *Beowulf*, pp. 407-408.

6. Pour la plupart des textes l'édition utilisée est celle des ASPR (G.P. Krapp et E.V.K. Dobbie, *The Anglo-Saxon Poetic Records, A Collective Edition*, New-York : Columbia University Press, 1931-1953), et la traduction est nôtre. Les citations de la *Genèse A* sont empruntées à Colette Stévanovitch, *La Genèse du manuscrit Junius XI de la Bodléienne : édition, traduction et commentaire*, Paris : Publications de l'AMAES, 1992 ; celles du *Christ II*, à Colette Stévanovitch, *Cynewulf : Le Christ II (L'Ascension) — édition, traduction, commentaire, lexique*, Paris : Publications de l'AMAES, à paraître. Les traductions du *Phénix* et de la *Perdrix* sont tirées de Jean-François Barnaud, *Le Bestiaire vieil-anglais, étude et traduction des textes animaliers dans la poésie vieil-anglaise*, thèse de doctorat, Paris, 1998 ; celles de la *Bataille de Maldon*, d'André Crépin, *Beowulf et alentours*, Greifswald : Reineke Verlag, 1998 ; celles de la *Bataille de Finnsburg*, d'André Crépin, *Beowulf*, p. 471.

Hwæt! We gefrunan on fyrndagum
twelfe under tunglum tireadige hæleð,
þeodnes þegnas. (*Andreas* 1-3)

[*Or donc nous avons entendu parler aux jours d'autrefois de douze glorieux héros sous les étoiles, compagnons de chef.*]

Hwæt! We ðæt hyrdon hæleð eahtian,
deman dædhwate, þætte in dagum gelamp
Maximianes [...] (*Juliana*)

[*Or donc nous avons entendu les hommes apprécier et juger, hardis, les événements du temps de Maximien.*]

Beowulf et *L'Exode* séparent le sujet et le verbe par des éléments adverbiaux, auxquels s'ajoute, dans le cas de *Beowulf*, le COD. *Andreas* et *Juliana* concentrent l'ensemble de la formule dans le premier hémistiche, ce qui la rend plus facile d'emploi, au détriment peut-être de la solennité de la phrase.⁷ L'utilisation du pluriel suggère l'accès à une mémoire collective dont l'auteur extrait des faits connus de tous auxquels il donne une forme nouvelle.⁸

Deux poèmes présentent la formule sous une forme un peu différente, sans *hwæt*, donc moins emphatique, et avec un pronom singulier qui suggère la possession de sources non accessibles à tous :

Hæbbe ic gefrugnen þætte is feor heonan
eastdælum on æpelast londa,
firum gefræge. (*Phénix* 1-3)

[*J'ai entendu dire qu'il existe, loin d'ici dans les régions orientales le plus noble des pays, fameux parmi les hommes.*]

7. Ces deux poèmes appartiennent à la même école, si même ils ne sont pas du même auteur : le second est signé par Cynewulf, le premier peut-être aussi, si l'on considère que *The Fates of the Apostles*, qui le suit immédiatement dans le manuscrit et qui porte la signature de Cynewulf, est l'épilogue d'*Andreas*.

8. C'est là, bien sûr, le principe même de la composition poétique vieil-anglaise.

Tradition orale dans Beowulf

Gefrægn ic Hebreos eadge lifgean
in Hierusalem. (*Daniel* 1-2)

[*J'ai ouï dire que les Hébreux vivaient heureux à Jérusalem.*]

Dans le cas du *Phénix* le pronom singulier se justifie, puisque le récit concerne un pays fabuleux sur lequel le narrateur prétend posséder des informations particulières ; moins dans le cas de *Daniel*, où il s'agit d'un épisode biblique. Dans *Daniel* toujours, le verbe est placé avant la syllabe allitérante, en position non accentuée par conséquent ; la formule, qui n'occupe même pas un hémistiche entier, perd beaucoup de sa solennité sous cette forme, et est à peine reconnaissable.

La formule < hwæt! we gefrunon/hyrdon > ne se rencontre pas uniquement en début de poème. L'auteur de *The Fates of the Apostles* ponctue son oeuvre de références à une source orale, car ce texte est composé de récits juxtaposés qui représentent en théorie autant de traditions différentes,⁹ même si en pratique l'auteur les a certainement trouvés regroupés en une seule source écrite :

Hwæt, we eac gehyrdon be Iohanne
æglæawe menn æðelo reccan! (*Fates of the Apostles* 23-24)

[*Or donc nous avons entendu des hommes versés dans la Loi, à propos de Jean, évoquer ses nobles qualités.*]

Hwæt, we þæt gehyrdon þurg halige bec,
þæt mid Sigelwarum soð yppe wearð,
dryhtlic dom godes! (*Fates of the Apostles* 63-65)

[*Or donc nous avons entendu dire dans les livres sacrés que chez les Ethiopiens la vérité s'éleva, la souveraine gloire de Dieu.*]

Saint Jacques, qui suit immédiatement saint Matthieu, a droit à une variante atténuée de la même formule :

Hyrde we þæt Iacob in Ierusalem
fore sacerдум swilt þrowode. (*Fates of the Apostles* 70-71)

[*Nous avons ouï dire que Jacques à Jérusalem en présence des prêtres fut supplicié.*]

9. C'est ce que suggère le verbe *samnode* « je rassemblai » au vers 2.

L'utilisation de cette formule pour introduire les vies de trois apôtres sur douze s'explique par le désir de varier le commencement des différents récits, plutôt que par une mise en relief particulière de ce qui touche à ces personnages.

Dans *Guthlac A* la formule se trouve, sinon au début du poème, du moins au début du récit, en tête de paragraphe ; il s'agit d'un emploi dérivé du motif d'ouverture :

Hwæt, we hyrdon oft þæt se halga wer
in þa ærestan ældu gelufade
frecnessa fela! (*Guthlac A* 108-10)

[*Or donc nous avons souvent ouï dire que le saint homme dans sa jeunesse était avide de biens périlleux.*]

L'utilisation qui est faite de cette formule dans *Elene* est en revanche tout à fait différente puisque, s'il est toujours question de tradition (orale ou écrite — les deux idées sont associées dans ces vers), c'est l'un des personnages et non le narrateur qui prononce la phrase :

Hwæt, we þæt gehyrdon þurh halige bec
þæt eow dryhten geaf dom unscyndne. (*Elene* 364-65)

[*Or donc nous avons entendu dire dans les livres sacrés que le Seigneur vous a donné une gloire sans tache.*]

Hwæt, we ðæt hyrdon þurh halige bec
hæleðum cyðan þæt ahangen wæs
on Caluarie cyninges freobearn,
godes gastsunu. (*Elene* 670)

[*Or donc nous avons entendu dans les livres sacrés révéler aux hommes que fut pendu sur le Calvaire le noble fils du Roi, l'Esprit Fils de Dieu.*]

Hwæt, we þæt hyrdon þurh halige bec
tacnum cyðan, þæt twegen mid him
geprowedon, ond he wæs þridda sylf
on rode treo. (*Elene* 852)

[*Or donc nous avons entendu dans les livres sacrés révéler par des signes qu'avec lui souffrirent deux hommes et qu'il était le troisième sur l'arbre de la croix.*]

Tradition orale dans Beowulf

Le pronom de première personne du pluriel ne représente donc pas le narrateur et son public contemporain, mais le locuteur et les chrétiens de l'époque du récit. Par ailleurs, la formule n'introduit pas un récit. Lorsque l'auteur de *The Fates of the Apostles* utilise *we gehyrdon* à propos de saint Jean ou de saint Matthieu il fait suivre la phrase de la narration, si brève soit-elle, de la vie et de la mort de ce personnage. Lorsqu'Elene affirme qu'on a « entendu dire » que le Christ a été crucifié, le récit de la crucifixion se borne à ces quelques mots. Il s'agit donc, malgré l'identité de forme, d'un usage entièrement différent ; on pourrait même conclure, si l'on considère que l'idée qu'exprime une formule est l'une de ses composantes de base, que nous avons là une formule différente, homonyme de la précédente.

Dans le *Christ II* et dans la *Genèse A* la formule subit une autre mutation. Elle fait cette fois-ci référence aux vers qui la précèdent immédiatement, c'est-à-dire que les auteurs de ces deux poèmes la détournent de son rôle habituel d'ouverture de poème ou d'épisode, pour lui donner la valeur inverse d'une conclusion :

Hwæt, we nu gehyrdan hu þæt hælubearn
 þurh his hyder-cyme hals eft forgeaf,
 gefreode ond gefreopaðe folc under wolcnum,
 mære meotudes sunu. (*Christ II* 586-89)

[*Ah! nous avons entendu là / comment l'Enfant rédempteur // par sa venue ici-bas / redonna le salut, // libéra et protégea / les peuples sous les nues, // illustre fils de Dieu.*]

Hwæt! we nu gehyrað hwær ús hearm-stafas
 wraðe onwocan, and woruld-yrmðo. (*Genèse A* 939-40)

[*Ah! nous apprenons là / d'où nos tribulations // pénibles sont issues, / et la misère de ce monde.*]

La formule d'ouverture, stéréotypée, évoque l'aspect traditionnel de la composition poétique vieil-anglaise, dans laquelle les récits étaient tirés d'un fonds commun accessible à tous, et où les termes mêmes utilisés pour en rendre compte étaient des formules transmises par la tradition, que le poète disposait en un nouvel agencement.

D'autres schémas formulaires se rencontrent à l'intérieur du poème. Nous les examinerons successivement, en les classant du plus remarquable au plus banal.

2. < *superlatif* þara þe ic/we lieu gefrægen hæbbe(n) >

Lorsqu'il s'agit d'un fait véritablement extraordinaire, si extraordinaire que la tradition ne connaît rien de pareil, l'auteur a recours à une formule comportant un superlatif. Cet emploi est attesté dans *Beowulf*, *Widsith*, le *Psaume 50*, *Guthlac A*, et les *Mètres de Boèce*. Les deux exemples de *Beowulf* et de *Widsith* sont quasi identiques, allant jusqu'à utiliser le même superlatif :

[...] healsbeaga mæst
þara þe ic on foldan gefrægen hæbbe. (*Beowulf* 1195-96)

[...*le plus fameux des colliers // qui à ma connaissance / ait existé sur terre.*]

Þara wæs Hwala hwile selast,
ond Alexandreas ealra ricost
monna cynnes, ond he mæst gepah
þara þe ic ofer foldan gefrægen hæbbe. (*Widsith* 14-17)

[*Parmi eux Hwala fut un temps le meilleur et Alexandre le plus puissant de toute la race humaine, et le plus prospère qui à ma connaissance ait existé sur terre.*]

L'expression *ofer foldan* est remplacée par *on folcum*, de sens similaire et de même allitération, dans le *Psaume 50* :

Wæs he (*David*) under hiofenum hearpera mærost
ðara we an folcum gefrigen hæbben. (*Psaume 50* 4-5)

[*Il était sous les cieux le plus grand des harpistes qui à notre connaissance ait existé parmi les peuples.*]

Dans *Guthlac B* et dans les *Mètres de Boèce*, l'expression vague signifiant « dans le monde entier » fait place à un terme précis faisant référence à un peuple donné. Les contraintes de la versification

Tradition orale dans Beowulf

entraînent dans *Guthlac B* le repositionnement des différents termes et l'insertion d'un adverbe (*æfre*) portant l'allitération :

Is hlaford min,
 beorna bealdor, ond broþor þin,
 se selesta bi sæm tweonum
 þara þe we on Engle æfre gefrunen
 acennedne þurh cildes had
 gumena cynnes [...] (*Guthlac B* 1359)

[*Mon seigneur, chef des guerriers, ton frère, le meilleur, de l'une à l'autre mer, qui à notre connaissance ait jamais existé chez les Angles né de femme*¹⁰ *dans la race humaine...*]

[...] se ilca het ealle acwellan
 þa ricostan Romana witan
 and þa æþelestan eorlgebyrdum
 þe he on þæm folce gefrigen hæfde. (*Mètres de Boèce* 24-27)

[*Il ordonna de tuer sans exception les plus riches des sénateurs romains et les plus nobles par la naissance qui à sa connaissance existaient parmi les citoyens.*]

Dans ces deux exemples, la formule est détournée de sa valeur habituelle, et le contraste entre la solennité de l'expression traditionnelle et la réduction qu'elle subit lorsque « le monde entier » est remplacé par un pays précis surprend quelque peu. Dans l'exemple emprunté aux *Mètres de Boèce*, en outre, il ne s'agit pas de référence à une mémoire collective mais aux connaissances particulières d'un personnage donné. Il ne reste que l'enveloppe de la formule, qui se trouve investie d'un contenu tout à fait différent.

On trouve dans le *Christ II*, avec un comparatif et donc *þonne* au lieu de *þe*, et avec un complément de temps remplaçant le complément de lieu, une formule de sens identique :

Ðær biþ oðywed egsa mara
 þonne from frumgesceape gefrægen wurde
 æfre on eorðan. (*Christ II* 838-40)

[*Alors se verra / la plus intense terreur // qui jamais depuis la Création / ait été connue // sur terre.*]

10. Littéralement « né enfant ».

La modification que subit la formule dans cet exemple s'explique par le type de phénomène évoqué. En indiquant qu'il s'agit de quelque chose qui est « plus grand que tout ce qui est connu », et non « le plus grand de ce qui est connu », l'auteur suggère que la réalité dont il s'agit (le Jugement Dernier) n'appartient pas au domaine humain.

La formule étudiée ci-dessus, comme l'implique l'utilisation du superlatif (ou, dans le dernier exemple, du comparatif), est réservée à des personnages ou à des événements hors du commun : Alexandre, David, le Jugement Dernier... Le collier offert à Beowulf dans notre premier exemple gagne encore en prestige du fait de cet arrière-plan.

3. < ne hyrde/gefrægn ic + comparatif >

La formule ci-dessus comporte un adjectif au comparatif, associé à une négation. Le sens est donc à peu près identique à celui de la précédente ; « c'est le meilleur dont j'aie jamais entendu parler » devient « je n'ai jamais entendu parler de rien de meilleur ». *Beowulf* en présente trois occurrences. Le verbe n'allitère pas, excepté, au vers 1027, de façon non métrique. L'exemple le plus simple, où la formule tient en un vers, concerne Scyld :

Ne hyrde ic cymlicor ceol gegyrwan. (38)

[*Non, jamais je n'ai entendu parler / de navire équipé avec plus de splendeur.*]

Il s'agit de la barque mortuaire où se trouve le cadavre du roi entouré de trésors. Leur splendeur exceptionnelle témoigne de la gloire du défunt. Deux autres exemples s'appliquent à Hrothgar :

Ne gefrægen ic þa mægþe maran weorode
ymb hyra sincgyfan sel gebæran. (1011-12)

[*Je ne sache pas de clan / groupé autour de son chef généreux // en plus grand nombre / aux manières plus nobles.*]

Tradition orale dans Beowulf

Ne gefrægn ic freondlicor feower maðmas
 golde gegyrede gummanna fela
 in ealobence oðrum gesellan. (1027-29)

[*Je ne connais guère de guerriers / qui plus amicalement offrirait
 // quatre pièces précieuses / rehaussées d'or // à un autre guerrier /
 assis sur le même banc à boire la bière forte.*]

Le premier de ces deux exemples évoque la gloire de Hrothgar telle qu'elle est reflétée dans le nombre et la noblesse de ses guerriers, le second cette même gloire qui se révèle dans la générosité du roi envers Beowulf.

D'une occurrence à l'autre, la formule se développe. Elle occupe d'abord un vers, s'étale ensuite sur deux, avec deux comparatifs, puis sur trois, avec deux hémistiches superflus qui insistent sur la splendeur des présents offerts (*golde gegyrede*) et du cadre (la grand-salle, *in ealobence*). D'une occurrence à l'autre aussi la gloire des Danois passe de Scyld, ancêtre de la dynastie, à Hrothgar, bâtisseur de Heorot, avant d'être transmise à Beowulf, le sauveur des Danois, à travers les cadeaux donnés par Hrothgar, objets royaux comme l'étendard ou la selle de bataille, symboles de la puissance nationale.

Aux trois exemples formulaires évoqués ci-dessus s'en ajoutent deux où le verbe, la négation et le superlatif sont présents dans le désordre, l'auxiliaire étant absent. Le premier, la négation exceptée, entrerait dans la catégorie < þa ic ... gefrægn > que nous verrons plus loin, excepté que *þa* y est remplacé par *no*. Il est utilisé dans un discours de Beowulf, mais avec sa valeur habituelle de référence à la tradition orale :

No ic on niht gefrægn
 under heofones hwealf heardran feohtan
 ne on egstreamum earmran mannon. (*Beowulf* 575-77)

[*Je ne sais rien de plus atroce la nuit // sous la voûte du ciel / de
 combat plus terrible // ni sur les flots de l'océan / homme plus
 démun.*]

C'est sans doute parce que le personnage n'a pas l'autorité du narrateur que l'auteur, en combinant deux formules, donne à ses paroles un aspect moins figé et donc moins solennel. Pour la même raison, la phrase commence au second hémistiche.

Dans le second exemple, qui, lui, est prononcé par le narrateur, la formule est à peine reconnaissable. La longueur de la négation, encore renforcée par *under swegle*, entraîne le rejet du verbe en fin de vers, et trois mots le séparent de son sujet :

Nænigne ic under swegle selran hyrde
 hordmadmum hæleþa syþðan Hama ætwæg
 to [þære] byrhtan byrig Brosinga mene,
 sigle ond sincefæt. (*Beowulf* 1197-1200)

[*Jamais sous le firmament / ai-je ouï parler de plus noble // trésor de guerre / [depuis que] Hama emporta // dans la brillante cité / la parure des Brosiens // joyau serti de précieuse orfèvrerie.*]

Cette redistribution confère une individualité et donc une importance plus grandes aux divers éléments de la formule, et par conséquent un caractère plus emphatique à la phrase. Le développement inattendu que reçoit la formule s'explique par la splendeur extrême de l'objet décrit, le collier donné par *Wealththeow* à *Beowulf*, qui a déjà été évoqué à l'aide d'une formule avec superlatif dans les deux vers précédant immédiatement ceux-ci.

Il arrive aussi que cette formule soit placée dans la bouche d'un personnage pour faire référence non pas à la tradition orale mais à l'expérience auditive (ou, avec *seon* au lieu de *hyran*, oculaire) d'un témoin de la scène : en d'autres termes il s'agit, malgré la ressemblance formelle, d'une formule différente. Sans doute à cause de l'autorité moindre de celui qui parle, cette seconde formule ne commence pas en début de vers. Avec *hyran*, et donc un calque parfait de la formule faisant allusion à une source orale, on a ainsi :

Ne hyrde ic snotorlicor
 on swa geongum feore guman þingian. (1842-43)

[*Je n'ai entendu personne // d'aussi jeune / tenir propos plus sensés.*]

Tradition orale dans Beowulf

En suggérant la formule traditionnelle réservée à l'évocation des éléments les plus splendides de la société héroïque, le locuteur place la sagesse de Beowulf aux côtés des trésors de Scyld ou des nombreux vassaux de Hrothgar comme un élément de qualité exceptionnelle, source de gloire, digne de passer à la postérité.

D'autres personnages emploient la même formule pour s'extasier sur l'apparence de Beowulf et de ses compagnons, avec *seon* au lieu de *hyran* :

Næfre ic maran geseah
 eorla ofer eorþan ðonne is eower sum,
 secg on searwum. (*Beowulf* 247-49)

[Mais jamais n'ai-je vu plus solide // capitaine au monde / que celui-là d'entre vous // guerrier armé de toutes pièces.]

Ne seah ic elþeodige
 þus manige men modiglicran. (*Beowulf* 336-37)

[Jamais n'ai-je vu d'étrangers // en nombre aussi grand / à l'allure [plus] décidée.]

Beowulf décrit en ces mêmes termes le festin qui a lieu à Heorot :

Ne seah ic widan feorh
 under heofones hwealf healsittendra
 medudream maran. (*Beowulf* 2014-16)

[Je n'ai vu de ma vie // sous la voûte du ciel / plus grande joie // de gens réunis à partager l'hydromel.]

Dans tous ces exemples il ne s'agit pas de l'expérience collective, somme des expériences individuelles de plusieurs générations, mais d'une expérience personnelle, forcément limitée dans le temps et dans l'espace. La portée des louanges décernées se ressent naturellement de ce cadre restreint, car seul le narrateur a l'autorité nécessaire pour parler au nom de la mémoire du groupe et identifier un personnage ou un événement comme le plus remarquable qui ait jamais existé.

On remarquera que les Danois s'émerveillent des Gètes, et Beowulf des Danois : chacun, à propos de ce qui lui est étranger. Pour que l'une de ces formules jumelles, avec l'une ou l'autre valeur

(tradition orale ou témoignage vécu), puisse être utilisée, il faut qu'il existe une distance entre celui qui la prononce et l'objet décrit, distance temporelle dans le cas du narrateur qui raconte des événements antérieurs de plusieurs siècles, distance géographique dans le cas de personnages jugeant d'autres personnages à l'intérieur du récit. Il est intéressant de noter cependant que l'altérité n'est pas une condition suffisante pour qu'apparaisse la formule. Elle n'est jamais appliquée aux monstres. Elle est réservée aux réalités humaines, qui ne sont pas extraordinaires par leur nature (un navire se doit d'être plein de trésors, un roi généreux et riche en compagnons) mais quantitativement seulement. Le Danemark où débarque Beowulf n'est pas un pays fabuleux aux moeurs étonnantes et ne fait que réaliser, quoique de manière superlative, les attentes de la société héroïque.

La formule < ne gefrægn/hyrde ic + *comparatif* > est utilisée dans d'autres poèmes vieil-anglais avec la même fonction que dans *Beowulf*, lorsque le narrateur veut mettre en valeur un événement, un personnage ou un objet extraordinaire — l'héroïque combat des compagnons de Hnæf :

Ne gefrægn ic næfre wurplicor æt wera hilde
 sixtig sigebeorna sel gebæran,
 ne nefre swetne medo sel forgyldan
 ðonne Hnæfe guldan his hægstealdas. (*La Bataille de Finnsburg*
 37-40)

[*Nul récit je ne sais de plus grande vaillance au viril combat que cet héroïsme des soixante preux, jamais leur part de doux hydromel jeunes ne payèrent mieux que ne payèrent à Hnaef ses jeunes compagnons.*]

la splendeur de la troupe d'Elene :

Ne hyrde ic sið ne ær
 on egstreame idese lædan,
 on merestræte, mægen fægerre. (*Elene* 240-42)

[*Jamais je n'ai ouï parler, ni avant ni après, de femme conduisant sur les flots de l'océan, sur la route marine, plus splendide troupe.*]

Tradition orale dans Beowulf

l'excellence de la religion chrétienne apportée à l'Angleterre par saint Augustin :

Ne hyrde ic guman a fyrm
 ænigne ær æfre bringan
 ofer sealtne mere selran lare,
 bisceop bremran. (*Menologium* 101-104)

[*Jamais je n'ai ouï parler d'homme qui ait apporté, traversant les eaux salées, meilleure doctrine, de plus fameux évêque.*]

les trésors de nature spirituelle que contient le bateau qui transporte le Christ :

Æfre ic ne hyrde
 þon cymlicor ceol gehladenne
 heahgestreonom. (*Andreas* 360-62)

[*Jamais je n'ai ouï parler de navire chargé plus magnifiquement de trésors sans prix.*]

Dans ce dernier exemple, et dans celui-là seulement, la formule apparaît sous une forme modifiée, quoique clairement reconnaissable. Les mots sont dans le désordre. La négation est écartée du début du vers, où elle est remplacée par l'adverbe *æfre* ; le verbe se place après le sujet ; l'auxiliaire manque. Plutôt que l'altération d'une même tradition, ce bouleversement de la formule traditionnelle suggère une imitation directe du vers 38 de *Beowulf*, dont le caractère formulaire n'a pas été compris par l'imitateur. L'analyse de cette formule apporte donc une contribution au débat sur l'éventuelle utilisation de *Beowulf* par l'auteur d'*Andreas*.¹¹

11. La comparaison avec les autres occurrences de la formule étudiée ici permet de dégager un schéma syntaxique invariant où la négation est toujours en tête de vers. Or la citation d'*Andreas* associe, à des mots identiques à ceux du vers correspondant de *Beowulf*, une utilisation incorrecte et donc forcément non traditionnelle de la formule. On doit aussi conclure que l'auteur de ces trois vers non formulaires n'est pas celui qui a su utiliser la formule correctement dans *Elene* : en d'autres termes que, bien que selon toute apparence *The Fates of the Apostles* (signé par Cynewulf comme *Elene*) doive être considéré comme l'épilogue d'*Andreas*, *Andreas* lui-même n'est pas de la même main qu'*Elene* — ou du moins que l'épilogue de ce poème.

De tous les exemples que nous avons cités, seul celui de *La Bataille de Finnsburg*, poème héroïque que l'on peut supposer plus proche de la tradition, fait, comme *Beowulf* lorsque la formule a l'autorité du narrateur, commencer celle-ci avec le vers.

On remarquera que la formule jumelle faisant référence à un témoignage vécu ne se rencontre que dans *Beowulf*. Est-ce une innovation de l'auteur de ce poème que d'utiliser, peut-être pour suggérer la genèse du récit héroïque, le même schéma formulaire pour la tradition orale (son emploi classique) et pour la création de cette tradition à travers le témoignage des spectateurs ?

4. < mine gefræge >

La formule < mine gefræge > « à ma connaissance, à ce que j'ai entendu dire » (datif absolu du possessif et du nom *gefræge* signifiant « hearsay, report, knowledge »¹²), qui s'insère dans la phrase sous forme d'incise, occupe un hémistichie entier, toujours le second. Elle est donc nettement moins emphatique que celles que nous avons vues jusqu'ici. L'allitération porte sur le *m*. *Beowulf* en contient cinq exemples :¹³

Pær fram sylle abeag
medubenc *monig* **mine gefræge**
golde geregnad þær þa gramann wunnon. (*Beowulf* 775-77)

[*Volèrent de leur place à ce qu'on m'a dit beaucoup de bancs à bière rehaussés d'or là où s'affrontèrent les combattants.*]

12. J. Clark Hall, *A Concise Anglo-Saxon Dictionary*, 4^e éd., Toronto / Buffalo / Londres : University of Toronto Press, (1894) 1960.

13. *Gefræge* est aussi un adjectif, et se rencontre dans des expressions comme *folcum gefræge* « connu des hommes, célèbre » (*Beowulf* 55), qui en dépit de cette ressemblance formelle n'ont rien à voir avec la formule que nous étudions ici.

Tradition orale dans Beowulf

Da wæs on morgen **mine gefræge**
ymb þa gifhealle guðrinc *monig*.
Ferdon folctogan *feorran ond nean*
geond widwegas wundor sceawian
laþes lastas. (*Beowulf* 837-41)

[*Alors le matin d'après la version que j'ai reçue une foule de guerriers entoura la salle aux récompenses, accoururent les chefs de loin comme de près contempler la merveille, les restes de l'ennemi.*]

[...] hiold heahlufan wið hæleþa brego,
ealles moncynnes **mine gefræge**
þone selestan bi sæm tweonum
eormencynnes. (*Beowulf* 1954-57)

[*..fidèle au profond amour qu'elle portait au chef des guerriers, de toute la race des hommes à ma connaissance le plus noble de l'une à l'autre mer de la vaste humanité.*]

Wæs sio hond *to strong*
se ðe meca gehwane **mine gefræge**
swenge ofersohte þonne he to sæcce bær
wæpen wundum heard. (*Beowulf* 2684-87)

[*Son bras avait trop de force et imposait à tous les glaives — c'est la version que j'ai reçue — un mouvement excessif, quand au combat il usait de son arme à l'acier trempé dans le sang.*]

Huru þæt on lande *lyt* manna ðah
mægenagenda **mine gefræge**
þeah ðe he dæda gehwæs *dyrstig* wære
þæt he wið attorsceaðan *oreðe* geræsde. (*Beowulf* 2836-39)

[*En vérité il ne se trouvait guère dans le pays d'après la version que j'ai reçue d'homme assez fort, bien qu'il eût par mille exploits montré sa hardiesse, pour affronter l'ennemi vénéneux, tenir devant son haleine.*]

Tous ces exemples ont un point commun : la présence dans la phrase d'un superlatif (*þone selestan*, 1956) ou d'une expression de sens voisin : *to strong* (2684), *monig* (776, 838), *lyt* avec la valeur de « aucun » (2836).¹⁴ Lorsque le narrateur, à travers la formule *mine gefræge*, fait appel à sa source orale, c'est pour apporter une

14. Ces expressions sont imprimées en italiques dans les citations ci-dessus.

corroboration à son récit sur un point qui pourrait susciter l'incrédulité : les dégâts que cause le combat de Beowulf et de Grendel ; le nombre de guerriers venus regarder le bras de Grendel ; l'excellence du mari de Thryth, seul capable de dompter cette furie ; la force de Beowulf, lequel brise toutes les épées dont il tente de se servir ; la férocité du dragon, à qui nul ne peut échapper. Les premiers et derniers de ces points mettent en lumière la force surhumaine aussi bien de Beowulf que des adversaires qui lui sont opposés et qu'il vainc ; en position médiane se trouvent les vers qui évoquent la puissance, morale plus que physique, d'Offa capable de maîtriser Thryth.

La formule < mine gefræge > et celles utilisant un comparatif ou un superlatif ont en commun l'aspect extraordinaire de ce à quoi elles sont associées, mais une spécialisation se remarque quant aux contextes dans lesquels elles sont employées. La splendeur du collier offert par Wealhtheow, les richesses du navire de Scyld, le nombre des vassaux de Hrothgar, la magnificence des présents donnés à Beowulf, et, dans les discours des personnages eux-mêmes, la noble prestance de Beowulf et de ses compagnons, la sagesse de ses paroles, la somptuosité du festin de Hrothgar, sont autant d'éléments qui sont signe ou cause de gloire ; c'est à ce type de réalité que sont réservées les formules contenant un comparatif ou un superlatif. La formule < mine gefræge > introduit plutôt des détails surprenants, certains hors du commun voire monstrueux, comme la force de Beowulf, de Grendel ou du dragon, d'autres plus ordinaires, tel le nombre de Danois contemplant le bras arraché de Grendel.

Mine gefræge se retrouve dans bien d'autres poèmes. Deux catégories doivent être distinguées à l'intérieur de ce corpus. La plupart des auteurs respectent l'usage que nous avons mis en évidence pour *Beowulf* et réservent cette formule à la justification de faits extraordinaires, fabuleux (le palmier sur lequel vit le Phénix), divins (l'arche du déluge, la création du monde), glorieux (les qualités d'Ælfwine), horribles (la déchristianisation massive de la Mercie) ou simplement excessifs (le grand nombre de personnages

Tradition orale dans Beowulf

concernés), toujours soulignés par des superlatifs ou des formes de même valeur :

Hafað þam treowe forgiefen tirmeahtig cyning,
meotud moncynnes, **mine gefræge**,
þæt se ana is ealra beama
on eorðwege uplædendra
beorhtast geblowen. (*Phénix* 175-79)

[*A cet arbre, a concédé / le Roi tout-puissant et glorieux // Créateur de l'Humanité, / à ce que l'on m'a dit, // d'être le seul, / parmi tous les arbres // sur l'étendue terrestre, / qui culminent en hauteur, // à fleurir si somptueusement.*]

Swylce ic wæs on Eatule mid Ælfwine,
se hæfde moncynnes, **mine gefræge**,
leohteste hond lofes to wyrcente,
heortan unhnæaweste hringa gedales,
beorhtra beaga, bearn Eadwines. (*Widsith* 70-74)

[*J'ai aussi été en Italie avec Ælfwine, qui avait de toute la race humaine, à ce que j'ai entendu dire, la main la plus prompte à se tailler la gloire, et le coeur le plus libéral à la distribution des anneaux, des bagues splendides, le fils d'Eadwine.*]

Hæfde him on hreðre halige treowa;
forþon he gelædde ofer lagustreamas
maðmhorda mæst, **mine gefræge**. (*Exode* 366-68)

[*Il gardait dans son coeur la sainte alliance ; c'est pourquoi il conduisit sur les flots de la mer le plus grand des trésors, à ce que j'ai entendu dire.*]

Se þas foldan gesceop and hi gefylde þa
swiðe mislicum, **mine gefræge**,
neata cynnum, nergend user. (*Mètres de Boèce* 20/247-49)

[*Il créa la terre et la remplit alors de façon très diverse, à ce que j'ai entendu dire, d'espèces animales, notre Sauveur.*]

Ða wæs on Myrceon, **mine gefræge**,
wide and welhwær waldendes lof
afylled on foldan. (*Death of Edgar* 16-18)

[*Alors en Mercie, à ce que j'ai entendu dire, dans toute l'étendue du pays la glorification du Seigneur fut éradiquée sur ce territoire.*]

Ɔær wæs preosta heap,
 micel muneca ǫreat, mine gefrege,
 gleawra gegaderod. (*Coronation of Edgar* 8-10)

[*Il y avait là un grand nombre de prêtres, une grande quantité de moines, à ce que j'ai entendu dire, de sages rassemblés.*]

Ɔa Ɔær ofostlice upp astodon
 manige on meǫle, mine gefrege,
 eforan unweaxne. (*Andreas* 1627-31)

[*Alors là en hâte se levèrent nombreux, dans l'assemblée, à ce que j'ai entendu dire, les jeunes enfants.*]

Se manna wæs, mine gefrege,
 Ɔurh cneorisse Criste leofast
 on weres hade. (*The Fates of the Apostles* 25-29)

[*Cet homme était, à ce que j'ai entendu dire, de par sa race le plus cher au Christ parmi les êtres de sexe mâle.*]

Quelques poètes cependant, parmi les moins doués, ont recours à cette formule pour donner du volume à un passage ou pour fournir l'allitération du vers, même si le fait pour lequel ils font ainsi appel au témoignage de la tradition orale est des plus banals — il s'agit dans ces trois exemples d'un nom ou d'une date, le type même de précision qu'on vérifie au contraire dans un livre, et qui se transmet mal par tradition orale :

Ɔænne Ɔæs emb fif niht Ɔæt afered byǫ
 winter of wicum, and se wigend Ɔa
 æfter seofentynum swylt Ɔrowade
 nihtgerimes, nergendes Ɔegen,
 Mathias mære, mine gefræge,
 Ɔæs Ɔe lencten on tun geliden hæfde,
 werum to wicum. (*Menologium* 23-29)

[*Puis, cinq nuits après que l'hiver quitte sa demeure, le guerrier alors subit le supplice — nuits auxquelles s'ajoutent soixante-dix autres —, le glorieux Mathias, à ce que j'ai entendu dire —, comptées à partir du moment où le printemps est entré dans la ville, dans les habitations des hommes.*]

Tradition orale dans Beowulf

Donne is þæt þrydde þinga gehwelces
 fæsten on foldan fyra bearnum
 dihte gelicum on þam deoran hofe
 to brymenne beorhtum sange
 on þære wucan þe ærur byð
 emnihtes dæge ælda beornum,
 on þam monþe, mine gefræge,
 þe man September genemneð. (*Seasons for Fasting* 63-70)

[*Ensuite vient le troisième de tous les jeûnes sur la terre pour les enfants des humains, selon la règle, à célébrer en ce glorieux sanctuaire par des chants splendides en cette semaine qui vient avant le jour de l'équinoxe, pour les enfants des hommes, en ce mois, à ce que j'ai entendu dire, que l'on appelle septembre.*]

se maga wáes
 on his mægðe, mine gefræge,
 guma on geogoðe, iáred haten. (*Genèse A* 1172-74)

[*Ce garçon était // dans sa tribu, / à ce que l'on m'a dit, // le jeune homme, / appelé Yéred.*]

Le superlatif qui justifierait l'utilisation de cette formule par la nature exceptionnelle de l'objet auquel elle est appliquée manque bien évidemment. La solennité de la formule convient mal à l'utilisation terre-à-terre qui en est faite ; dans ce type de contexte elle paraît déplacée, voire quelque peu ridicule. Est-il vraiment besoin de faire appel à l'autorité de la tradition pour corroborer les dires du poète à propos de la date de la mort de saint Matthieu ou du troisième jeûne, ou bien du nom du fils de Mahalaléel?¹⁵

Le traducteur des *Mètres de Boèce* utilise de façon tout aussi déplacée cette formule pour confirmer une donnée scientifique ou considérée comme telle : le fait qu'au contraire du feu, de l'eau ou

15. L'auteur de la *Genèse A* utilise plus fréquemment (*swa*) *us secgað bec* ou *us gewritu secgað* pour justifier ce type d'information. Le désir d'imiter la poésie héroïque est probablement à l'origine de cet emploi maladroit de < mine gefræge > .

de la terre, le premier chaud et les dernières froides, l'air combine deux caractères opposés :

Lyft is gemenged, forþæm hio on middum wunað;
 nis þæt nan wundor þæt hio sie wearm and ceald,
 wæt wolcnes tier, winde geblonden,
 forðæm hio is on midle, mine gefræge,
 fyres and eorðan. (*Meters* 20/79-83)

[L'air est de caractère mixte, car il se situe au milieu. Il n'est pas surprenant qu'il soit chaud et froid, humide larme du nuage mêlée par le vent, car il se trouve entre, à ce que l'on m'a dit, le feu et la terre.]

5. < hyrde ic þæt ... >

Il existe trois exemples de cette formule dans *Beowulf* (62, 2163, 2172), tous trois en hémistiche d'avant. Le verbe ne participe pas à l'allitération, excepté, de façon non métrique, au vers 2172, et le mot allitérant intervient après la formule :

Ðæm feower bearn forð gerimed
 in worold wocun, weoroda ræswa
 Heorogar ond Hroðgar ond Halga til.
 Hyrde ic þæt [...]elan cwen,
 Heaðoscilfingas healsgebbedda. (*Beowulf* 59-63)

[Il eut quatre enfants / qui dans cet ordre // vinrent au monde / meneurs d'armées // Heorogar et Hrothgar / et Halga le bon. // J'ai entendu dire que [...] d'[...]ela la royale épouse // du Belliqueux Scilfingien / la proche compagne.]

Hyrde ic þæt þam frætwwum feower mearas
 lungre, gelice last weardode,
 æppelfealuwe. (*Beowulf* 2163-65)

[J'ai ouï dire que ces précieux objets / de quatre chevaux // furent suivis, fougueux / l'un à l'autre pareils // à la robe pommelée.]

Hyrde ic þæt he ðone healsbeah Hygde gesealde
 wrætlicne wundurmaððum ðone þe him Wealhðeo geaf.
 (*Beowulf* 2172-73)

[J'ai ouï dire qu'à Hygd / il offrit le collier // merveille d'orfèvrerie / que lui avait donné Wealhtheow.]

Tradition orale dans Beowulf

Comme pour la formule précédente, il s'agit de mettre en valeur un élément remarquable du récit, même si, cette fois, le contexte ne contient pas de superlatif ou d'expression de sens voisin. Le narrateur attire ainsi l'attention sur une réalité digne d'intérêt, quoique moins extraordinaire que celles qui justifient l'emploi des formules que nous avons vues précédemment. Les deux derniers exemples, situés dans le même passage à peu de vers de distance, soulignent la générosité de Beowulf qui donne quatre chevaux à Hrothgar, un collier à Hygd, qui se dépouille à leur bénéfice des présents qu'il a reçus de Hrothgar. Comme dans le cas de < mine gefræge > mais pour un aspect moins exceptionnel de sa personnalité, le but premier du poète est de louer son héros et d'attirer l'attention sur ses qualités. Le premier exemple est moins facile à interpréter, et la présence d'une lacune à cet endroit du manuscrit ne permet pas de conclure. Cette alliance avec Onela, roi de Suède, est-elle source de prestige pour le peuple danois, et donc indirectement pour Beowulf qui héritera bientôt de la gloire danoise? Ou bien la lacune contenait-elle une information plus importante qui justifiait l'emploi de cette formule?¹⁶

La formule < *hyrde ic þæt...* > se retrouve dans *La Bataille de Maldon* :

Gehyrde ic þæt Eadweard anne sloge
 swiðe mid his swurde. (*La Bataille de Maldon* 117-118)

[*Eadweard, ai-je ouï dire, aurait choisi sa victime, taillé l'homme en pièces de sa ferme épée.*]

Il s'agit, dans ce poème de bataille, d'un combat d'une importance particulière. L'affrontement proprement dit entre les deux armées s'ouvre sur la mort de Wulfmær, neveu du chef, qu'Eadweard venge dans ces deux vers.

16. Voir la discussion sur ce que pouvait contenir la lacune dans André Crépin, *Beowulf*, p. 607.

On trouve aussi *hyrde ic*, sans *þæt*, en tête de vers dans la *Perdrix*.

Hyrde ic secgan gen bi sumum fugle [...] (*Perdrix* 1)

[*J'ai appris en outre, d'un certain oiseau...*]

Nous ne possédons qu'un fragment de ce poème, mais le début du second vers, *wundorlicne*, laisse entendre que là aussi *hyrde ic* attire l'attention sur une caractéristique remarquable associée à cet oiseau.

6. < þa ic ... gefrægn >

Cette formule, qui occupe tout l'hémistiche d'avant, se rencontre aux vers 74, 2484, 2694, 2752 et 2773 de *Beowulf*. Le mot occupant la case vide est celui qui détermine l'allitération du vers ; le verbe *gefrægn* n'allitère jamais. Un infinitif, de position variable, complète la phrase. Dans *Beowulf* le mot allitérant est toujours un adverbe ou un complément prépositionnel à valeur adverbiale qui indique la manière ou les circonstances de l'action. Il n'y a pas de superlatif dans le contexte, et l'aspect exceptionnel de la chose évoquée, quoique toujours présent, est plus atténué que dans les formules précédentes. La construction de Heorot, confiée à plusieurs nations ; la mort d'Ongentheow, qui vaut à Hygelac le titre glorieux de « meurtrier d'Ongentheow » ; l'aide courageusement apportée par Wiglaf à Beowulf ; le pillage par Wiglaf du trésor séculaire du dragon, sont des événements remarquables pour lesquels un appel au témoignage de la tradition orale peut se justifier, mais qui ne sont pas à proprement parler hors du commun.

Ða ic wide gefrægn weorc gebannan
manigre mægþe geond þisne middangeard,
folcstede frætwan. (*Beowulf* 74-76)

[*Au loin alors ai-je ouï dire on imposa la tâche à mainte nation de notre monde médian d'édifier dans sa splendeur la salle d'assemblée.*]

Tradition orale dans Beowulf

**Þa ic on morgne gefrægn mæg oðerne
billes ecgum on bonan stælan. (Beowulf 2484-85)**

[Le lendemain matin, ainsi m'a-t-on conté l'histoire, le frère vengea son frère, taillant de son épée celui qui l'avait tué.]

**Ða ic æt þearfe gefrægn þeodcyniges
andlongne eorl ellen cyðan. (Beowulf 2694-95)**

[Dans ce péril extrême où se trouvait son roi son suzerain, à ses côtés [ai-je oui dire] un preux fit preuve d'héroïsme.]

**Ða ic snude gefrægn sunu Wihstanes
æfter wordcwudum wundum dryhtne
hyran heaðosiocum, hringnet beran,
brogdne beadusercean under beorges hrof. (Beowulf 2752-55)**

[Le fils de Wihstan selon la version que j'ai reçue à ces mots se hâta d'obéir à son seigneur blessé, épuisé par la bataille, d'accourir en cote de mailles, dans sa tunique tressée pour le combat sous le toit du tertre.]

**Ða ic on hlæwe gefrægn hord reafian,
eald enta geweorc anne mannan. (Beowulf 2773-74)**

[Dans le tertre, selon la version que j'ai reçue, la cache fut pillée, il fut donné à un homme de visiter l'antique ouvrage des géants.]

Mais la fonction principale de cette formule est de mettre l'accent sur une nouvelle phase de l'action, comme l'indique la présence d'un *þa* adverbe en tête de phrase. A la décision de faire bâtir une grand-salle fait suite la construction de Heorot (74) ; avec le lever du jour la victoire change de camp (2484) ; l'intervention « d'un preux » marque une phase décisive dans le combat contre le dragon (2694) ; Wiglaf passe à l'action après le discours de Beowulf (2752) ou après un passage de description (2773).

La formule < *þa ic ... gefrægn* >, du fait de la présence de l'adverbe *þa*, convient aux passages d'action, et donc de combat. La mort d'Ongentheow, l'aide apportée par Wiglaf contre le dragon, en sont des exemples typiques. Même les occurrences qui ne se situent pas au cours d'une bataille sont indirectement liées à la puissance militaire, ainsi la construction de Heorot avec l'aide des différentes nations payant tribut au roi danois, ou le pillage du trésor du dragon,

qui matérialise la victoire contre le monstre. Cette spécialisation, comme le montrent les exemples que nous donnons ci-dessous, est propre à l'auteur de *Beowulf*.

La formule se retrouve dans de nombreux autres poèmes. Souvent, comme dans *Beowulf*, la case vide est remplie par des éléments adverbiaux de peu d'importance. C'est le cas dans *Exode* et *Judith* toujours, dans *Daniel*, *Andreas*, le *Christ et Satan* quelquefois :

Ða ic on morgen gefrægn modes rofan
hebban herebyman hludan stefnum. (*Exode* 98-99)

[*J'ai ouï dire qu'alors au matin les hommes au coeur hardi firent retentir avec éclat les trompettes de guerre.*]

Ða ic ædre gefrægn
slegefæge hæleð slæpe tobredon. (*Judith* 246-47)

[*J'ai ouï dire qu'alors promptement les guerriers promis au trépas s'éveillèrent de leur sommeil.*]

Ða ic lungre gefrægn leode tosomne
burgwaru bannan. (*Andreas* 1093-94)

[*J'ai ouï dire qu'alors promptement les hommes, les citoyens furent convoqués à l'assemblée.*]

Ða get ic furðor gefregen feond ondetan. (*Christ and Satan* 224)

[*J'ai ouï dire qu'alors les démons continuèrent à se confesser.*]

Dans d'autres cas il s'agit de l'infinitif régi par *gefrægn*, de sorte que le récit de ce qui a été transmis par la tradition s'engage avant que la proposition principale qui l'introduit soit achevée. La *Genèse A*, *Le Christ et Satan*, *Daniel*, *Andreas*, *Salomon et Saturne* connaissent exclusivement ou occasionnellement ce second type :

Ða ic neðan gefrægn under niht-scuwan
hæleð to hilde. (*Genèse A* 2060-61)

[*J'ai ouï dire qu'alors s'aventurèrent / sous le couvert de la nuit // les hommes vers la bataille.*]

Tradition orale dans Beowulf

Þa ic sendan gefrægn swegles aldor
 swefl of heofnum and sweartne lig. (*Genèse A 2542-43*)

[*J'ai ouï dire qu'alors déversa / le Prince du firmament // le souffre
 du ciel / et les flammes noires.*]

Þa ic gongan gefrægn gingran æt-somme
 ealle to Galileam. (*Christ et Satan 526-27*)

[*J'ai ouï dire qu'alors les disciples partirent tous ensemble pour la
 Galilée.*]

Þa ic eðan gefrægn ealdfeonda cyn
 winburh wera. (*Daniel 57-58*)

[*J'ai ouï dire qu'alors la race des ennemis héréditaire dévasta la
 ville où les hommes buvaient le vin.*]

Þa ic secan gefrægn soðum wordum
 [...] Babilone weard [...] (*Daniel 458-60*)

[*J'ai ouï dire qu'alors le protecteur de Babylone tenta, en paroles
 véridiques...*]

Ða ic lædan gefrægn leoda weorode
 leofne lareow to lides stefnan
 mæcgas modgeomre. (*Andreas 1708-09*)

[*J'ai ouï dire qu'alors avec l'armée du peuple les hommes au coeur
 triste conduisirent le maître bien-aimé jusqu'à la proue du navire.*]

Hwæt! Ic flitan gefrægn on fyrndagum
 modgleawe men. (*Salomon et Saturne 179-80*)¹⁷

[*Or donc j'ai ouï dire qu'aux jours d'autrefois disputaient les
 hommes au coeur sage.*]

Seul l'auteur de la *Genèse A* s'aventure à placer dans la case vide le sujet de la subordonnée ou un complément important. L'effet n'est pas des plus heureux, tant pour le rythme que pour l'équilibre de la phrase, comme le montrent les exemples ci-dessous.

17. La présence de *hwæt!* évoque la formule d'ouverture de poème, mais la position de l'infinitif, entre le sujet et *gefrægn*, caractérise < þa ic [...] gefrægn > et ne se rencontre pas dans les formules d'ouverture. Cet exemple est donc bien à classer ici.

Þa ic þæt wif gefrægn wordum cyðan
hire man-drihtne módes sorge. (*Genèse A 2244-45*)¹⁸

[*J'ai ouï dire qu'alors l'épouse / par ses paroles révéla // à son seigneur / le chagrin de son âme.*]

Þa ic on lothe gefrægn
hæðne here-mæcgas hándum gripān. (*Genèse A 2484-85*)

[*J'ai ouï dire que sur Lot alors // les guerriers impies / refermèrent leurs mains, // leurs poignes hostiles.*]

La formule apparaît dans plusieurs poèmes sans l'adverbe *þa* :

Ic on wincle gefrægn weaxan nathwæt. (*Enigme 45 1*)

[*J'ai ouï dire que dans un recoin croissait je ne sais quoi.*]

Ic on þinge gefrægn [...] (*Enigme 67 1*)

[*J'ai ouï dire qu'une chose...*]

Fela ic monna gefrægn mægþum wealdan! (*Widsith 10*)

[*J'ai ouï parler de bien des hommes régnant sur les nations.*]

[...] **þa ic þæt wundor gefrægn**. (*Enigme 47 2*)¹⁹

[*...quand j'ouïs parler de cette merveille.*]

18. Il est à noter que l'auteur de la *Genèse A* n'utilise < *þa ic* [...] *gefrægn* > que dans le dernier tiers de son poème, dans la partie consacrée à Abraham. Mais ce poète, au contraire de l'auteur de *Beowulf*, ne maîtrise pas suffisamment la technique poétique pour que l'on puisse tirer de conclusion de cette remarque. Il semble apprendre son métier au fur et à mesure qu'il progresse dans l'écriture de son poème, crée par exemple un thème (celui de la migration) qu'il développe graduellement au cours de ses différentes occurrences, apprend avec la pratique à réduire le poids des éléments les moins intéressants de son modèle (les généalogies). Il se peut donc qu'il n'ait pas pensé à la formule avant le vers 1960, mais que, l'ayant employée une première fois, il y ait ensuite eu recours de façon répétée sans chercher pour autant à établir un contraste entre le début et la fin de son poème.

19. Dans cet exemple et dans le suivant *þa* est une conjonction de temps et non un adverbe, et la formule se trouve dans une subordonnée.

Tradition orale dans Beowulf

[...] þa ic ær ne gefrægn
ofer middangeard men geferan. (*Exode* 285-86)

[...où je n'ai jamais ouï dire sur la terre entière que des hommes
aient passé.]

[...] to þam ic georne gefrægn gyfum ceapian
burhge weardas þæt he him bocstafas
arædde and arehte, hwæt seo run bude. (*Daniel* 737-39)

[...de qui j'ai ouï dire qu'avidement les gardiens de la ville lui
offrirent des dons pour qu'il lise et interprète ces caractères, ce que
signifiait cet écrit.]

Cette variante présente l'avantage de pouvoir être utilisée dans d'autres positions qu'en début de phrase pour indiquer une nouvelle phase de l'action : elle peut se rencontrer, par exemple, en subordonnée ou en début de poème ; sous cette forme, elle perd cependant beaucoup de sa valeur. Il est à noter que l'auteur de *Beowulf* n'utilise pas cette variante affaiblie, et conserve à la formule tout son poids.

L'étude des formules faisant référence à la tradition orale dans *Beowulf* permet de classer les événements, les personnages ou les objets hors du commun que présente ce poème en plusieurs catégories. Certains sont simplement étonnants, et sont évoqués par < þa ic [...] gefrægn > ou < hyrde ic >. Dans cette catégorie se situe la « gloire des Danois », sujet du poème, avec la formule d'ouverture < hwæt! we gefrunon >. S'y placent aussi, avec < þa ic ... gefrægn >, la puissance de Hrothgar reflétée par le nombre de nations participant à la construction de Heorot (74) ; la mort d'Ongentheow (2484), marquant l'apogée de la gloire militaire de Hygelac ; l'aide apportée par Wiglaf à Beowulf (2694), qui permettra la victoire contre le dragon, et le pillage du trésor (2752, 2773), qui matérialise cette victoire. Avec < hyrde ic > le poète évoque l'alliance des Danois et du roi de Suède (62), puis la générosité de Beowulf, qui transmet à Hygelac (2163) et à Hygd (2172) les présents a reçus de Hrothgar.

D'autres événements ou personnages sont remarquables (< mine gefræge >). C'est ici que se placent les allusions à la force surhumaine de Grendel et donc de son adversaire (les dégâts causés par le combat, 775-76 ; la foule contemplant le bras arraché, 837-41) ; à la force de Beowulf (2685) et celle du dragon (2837) ; à la force morale d'Offa (1954-57), qui lui permet de venir lui aussi à bout d'un « monstre » en domptant Modthryth. Tous ces exemples ont en commun la notion de puissance physique ou morale, de qualités personnelles hors du commun qui caractérisent le personnage auquel la formule est appliquée.

Dans la catégorie de l'extraordinaire se placent les réalités évoquées par une formule utilisant un superlatif ou un comparatif. Il s'agit de la splendeur d'un personnage que son rayonnement rend digne de passer à la postérité. C'est ce dont témoignent la barque funéraire de Scyld (38), les nombreux vassaux de Hrothgar (1011-12), la générosité du roi envers Beowulf (1027-29), le collier donné par Wealhtheow (1195-96, 1197-1200) ; et, lorsque la formule est employée par un personnage, la prestance de Beowulf (247-49), l'allure décidée des Gètes (336-37), la joie des convives de Hrothgar (2014-16), la sagesse de Beowulf (2842-43).

Les différents types de formule ne sont donc pas utilisés de manière interchangeable. Les comparatifs ou superlatifs indiquent la gloire, la prestance, la splendeur d'un personnage ; < mine gefræge > évoque la force personnelle, physique ou morale ; < þa ic gefrægn >, la puissance militaire.

La plupart des poèmes que nous avons cités n'utilisent qu'une de ces formules, ce qui ne nous permet pas d'établir si leurs auteurs respectent la même répartition que l'auteur de *Beowulf*. *Widsith*, *Andreas*, l'*Exode* et la *Genèse A*, cependant, ont recours à deux ou trois formules différentes et apportent donc quelques éléments de réponse.

L'auteur de *Widsith* semble établir une distinction, dont il est difficile de dire si elle est délibérée, entre la formule avec superlatif

Tradition orale dans Beowulf

qu'il utilise pour évoquer Hwala et Alexandre (14-17), et un < mine gefræge > plus banal dont doit se contenter Ælfwine (70-74), qui certes ne possède pas le prestige du conquérant macédonien.

L'auteur d'*Andreas* réserve la formule avec superlatif à l'évocation du Christ et des saints, « nobles trésors » (360-62), tandis que < mine gefræge > est utilisé à propos du nombre étonnant de personnages concernés ; < þa ic [...] gefrægn >, comme dans *Beowulf*, signale une nouvelle phase de l'action, qui n'a cependant rien de militaire, puisqu'il s'agit simplement du départ du saint.

Ces deux poèmes, qui à des titres divers se rattachent à la tradition héroïque, semblent — pour autant que l'on puisse tirer de conclusion d'un si petit nombre d'exemples — accorder à ces formules la même valeur que le fait *Beowulf*.

L'*Exode* se contente de < mine gefræge > pour évoquer « le plus grand des trésors », l'arche d'alliance (366-68), dans un contexte où l'on attendrait une formule avec superlatif ; < þa ic [...] gefrægn > est utilisé pour marquer une nouvelle phase de l'action, le départ des Hébreux, mais se rencontre aussi, dans un second exemple, à l'intérieur d'une subordonnée. Ce poème religieux n'exploite pas les formules de la même manière que *Beowulf*.

Quant à la *Genèse A*, nous avons vu que < mine gefræge > y est utilisé pour un élément (le nom de Yéred) qui ne présente rien de remarquable ; < þa ic [...] gefrægn >, comme dans les autres poèmes, marque une nouvelle phase de l'action, action violente dans plusieurs cas (le début de la bataille, la destruction de Sodome, l'attaque de Lot par les Sodomites), simple conversation dans l'un des exemples. L'auteur de la *Genèse A* respecte moins encore que celui de l'*Exode* la fonction de ces formules, puisqu'il ne les associe pas aux réalités hors du commun qu'elles sont censées accompagner. Il a d'ailleurs plus souvent recours à des schémas formulaires mettant en jeu les mots *bec* ou *gewritu*, d'un emploi plus naturel pour justifier données surprenantes ou points de détail dans une paraphrase de texte écrit.

Le nombre d'occurrences de ces formules (une vingtaine en un peu plus de trois mille vers), leur variété, puisque six types peuvent être distingués, et la précision avec laquelle elles sont employées, sont des caractéristiques de *Beowulf* qui ne se retrouvent que de façon très limitée dans le reste de la poésie vieil-anglaise — soit parce qu'il s'agit en effet d'une innovation de l'auteur de ce poème, soit parce que *Beowulf* est le seul représentant de sa catégorie (le long poème héroïque) qui soit parvenu jusqu'à nous.

La distribution de ces formules à l'intérieur du poème ne se fait pas au hasard.

Beowulf est placé sous le signe à la fois de la gloire et de la tradition orale par ses vers d'ouverture : *hwæt! we [...] þrym gefrunon*. Dans tout l'épisode danois se succèdent les formules évoquant la transmission orale de l'information à propos de réalités suggérant la splendeur des Danois ou de leur allié gète. Le roi fondateur de la dynastie des Scyldings reçoit une formule avec superlatif lorsqu'est décrite la magnificence de sa barque funéraire (38). Hrothgar bâtit Heorot comme une manifestation tangible de sa puissance : la construction du palais donne lieu à l'utilisation de < þa ic [...] gefrægn > (74), mais aussi d'une variante assez surprenante de la formule avec superlatif :

Him on mod bearn
 þæt healreced hatan wolde,
 medoærn micel men gewyrcean
 þonne ylðo bearn æfre gefrunon. (*Beowulf* 67-70)

[Il lui vint l'idée de faire bâtir une grand-salle, construire une demeure où festoyer nombreux (pour la traduction du dernier vers, voir la discussion ci-dessous)]

Telle quelle, cette phrase est agrammaticale : *þonne* devrait renvoyer à un comparatif, or *micel* n'en est pas un. Le relatif que l'on attendrait avec cet adjectif est *þe*. Faut-il comprendre *medo-ærn mare þonne [...]* « une demeure plus grande que celles dont les hommes aient entendu parler », ou *medo-ærn micel þe [...]* « une grande

Tradition orale dans Beowulf

grande demeure dont les hommes entendraient parler » ?²⁰ La ressemblance avec la formule évoquant la tradition orale nous fait pencher pour la première interprétation, que semble réclamer le contexte, et que favorisent de nombreux traducteurs. On peut se demander si la modification de la formule est due à une erreur scribale peut-être commise sous l'influence de *magodriht micel* deux vers plus haut, à l'inattention du poète oubliant d'accorder le groupe nominal à la syntaxe de la formule retenue, ou à un désir délibéré d'atténuer cette formule. Il est certain en tout cas que le narrateur ne fait pas sienne cette remarque, et que c'est à la mémoire des « enfants des hommes », c'est-à-dire des contemporains de Hrothgar, qu'il est fait appel. Y a-t-il déjà, si peu que ce soit, déclin de la splendeur première des Scyldings?

A ce moment du poème se situe l'entrée en scène de Grendel, qui correspond, sur le plan des formules comme sur celui de la narration, à une éclipse de la gloire danoise. Lorsqu'il sera question de transmission orale dans cette partie du poème il s'agira de rumeurs concernant les méfaits de Grendel, de discours tenus par des contemporains et concernant des événements de leur temps, et non de la tradition orale dans laquelle puise le narrateur. Les formules utilisées pour rendre compte de ces propos ne reproduisent en rien celles réservées au narrateur.

Les formules évoquant la transmission orale de l'information réapparaissent en relation avec Beowulf, un étranger, lorsque sont décrits la prestance du héros (247-49), l'allure décidée des Gètes (336-37), le terrible combat contre les baleines (575-77). Elles se rencontrent dans les discours des personnages, c'est-à-dire qu'elles n'ont pas la caution du narrateur. La gloire revient sur le sol danois avec l'arrivée de Beowulf, mais timidement encore, et elle n'appartient pas aux Danois eux-mêmes.

20. C'est l'option retenue par André Crépin, qui traduit : « dont les enfants des hommes entendraient à jamais parler ».

Ce n'est que lors du combat contre Grendel que les formules évoquant la tradition orale sont prises en charge par le narrateur ; < mine gefræge > est utilisé deux fois, pour rendre compte des dégâts causés par le combat entre Beowulf et Grendel (775-77) et pour évoquer la foule venue contempler le bras arraché (837-41). Les deux adversaires, celui qui possède la gloire et celui qui éclipse celle des Danois, sont inextricablement liés dans ces deux occurrences : les dégâts de la grand-salle sont signe de force physique pour l'un comme pour l'autre, et le bras monstrueux de Grendel témoigne autant de la force de celui qui l'a arraché que de celle de son possesseur. Grendel est une créature de l'ombre, qui n'a jamais fait sienne la gloire qu'il a ôtée à Hrothgar. Aucune de ces formules ne s'applique à lui seul, et l'éclat que lui donnent ces formules partagées lui vient de son contact avec Beowulf.

La gloire appartient à Beowulf, solide et assurée maintenant, puisqu'elle a la caution du narrateur. Les Danois sont à ce stade de simples spectateurs. Au cours du festin qui suit le combat, Hrothgar s'approprie les exploits de Beowulf, qu'il fait siens par les récompenses dont il les paie. Il retrouve alors la position dont il jouissait lors de la construction de Heorot. Dans ce passage le poète n'utilise pas moins de quatre formules évoquant la tradition orale. Toutes quatre mettent en jeu un comparatif ou un superlatif, et toutes quatre décrivent le roi et la reine dans leur fonction royale, entourés de nombreux vassaux (1011-12), généreux donateurs de trésors (1027-29, 1195-96, 1197-1200).

L'épisode de la mère de Grendel, qui répète sur le plan narratif la lutte contre Grendel, avec une nouvelle éclipse de la gloire danoise, un nouveau combat ramenant la gloire au Danemark et une nouvelle appropriation de cette gloire par Hrothgar à travers les récompenses remises à Beowulf, ne donne pas lieu à une utilisation de ces formules.

Le passage de transition qui se situe entre les aventures danoises et le combat contre le dragon contient quelques formules qui ne font

Tradition orale dans Beowulf

que reprendre les notions que nous avons rencontrées précédemment.²¹

Le dernier épisode dispose les formules de façon significative. Deux < mine gefræge > encadrent le combat contre le dragon. Le premier concerne la force de Beowulf (2685) mais en donne une image négative, puisque le héros est si vigoureux qu'il brise les épées dont il se sert. Le second évoque celle du dragon (2837), qui a par conséquent le dernier mot. Au centre se situent trois interventions de Wiglaf (2694, 2752, 2773), marquant une progression : il combat, entre dans l'ancre, le pille ; il aide Beowulf, accomplit ses ordres, agit seul. Le jeu de ces diverses formules montre Beowulf, mourant, éclipsé par son jeune auxiliaire,²² tandis que la force excessive du héros s'efface devant celle, mieux maîtrisée, du dragon.

Nous avons déjà signalé l'absence dans cet épisode des formules avec superlatif ou comparatif. Cette absence pèse sur l'atmosphère de la seconde partie du poème. Le premier épisode est celui de la jeunesse, de l'enthousiasme, de l'élan altruiste et de la quête de gloire : des formules exprimant l'admiration exaltée du narrateur ou d'un personnage en sont un digne accompagnement. Le second épisode est placé sous le signe de la mélancolie, du doute, du repli sur soi-même, voire de la lâcheté et de la trahison. A la construction et à la défense de Heorot, la grand-salle haute et vaste par laquelle Hrothgar attire à lui des compagnons venus de tous les peuples et qui

21. Les qualités remarquables de Beowulf (sa sagesse, 1842-43), la gloire de Hrothgar, qui se traduit par l'éclat de ses festins (2014-16), sont évoquées dans les discours des personnages ; la générosité d'un donneur de trésors, cette fois-ci Beowulf (2163, 2172), les qualités remarquables du roi Offa (1954-57), sont mentionnées par le narrateur. L'arrière-plan historique qui introduit le combat contre le dragon contient la formule < þa ic ... gefrægn > pour évoquer la mort d'Ongentheow (2484), source de gloire pour Hygelac.

22. Notre étude sur les formules d'insertion de tirade (*cf.* note 1 ci-dessus) met en lumière de la même manière le déclin progressif du pouvoir de parole de Beowulf, tandis que parallèlement celui de Wiglaf s'affirme.

est le signe matériel de sa gloire, répond à la fin du poème la destruction de la grand-salle gète brûlée par le souffle du dragon. Bien des éléments formels et stylistiques contribuent, outre les faits eux-mêmes, à la différence d'atmosphère dans les deux parties du poème. Les formules évoquant la transmission orale de l'information sont l'un de ces éléments.

Le poème se termine par la louange de Beowulf, mise dans la bouche des compagnons qui le pleurent. Après les demi-teintes du dernier épisode, un feu d'artifice de superlatifs — quatre en autant d'hémistiches — évoque les nobles qualités du roi gète. Ces adjectifs ne sont pas placés, comme l'étaient ceux employés par Hrothgar ou par le gardien des côtes danoises à propos du même Beowulf, au sein d'une formule évoquant la transmission orale de l'information. Les Gètes, refusant le cadre de référence réducteur de la tradition orale, affirment l'excellence absolue de leur roi :

Cwædon þæt he wære wyruldcyninga
 manna mildust ond mon[ðw]ærust,
 leodum liðost ond lofgeornost. (*Beowulf* 3180-82)

[Ils disaient qu'il avait été / roi de cette terre // de tous les hommes
 le plus miséricordieux / le plus épris de concorde // le plus attentif
 au bien des siens / le plus soucieux de louange.]

Lorsque, avec la succession des générations, le souvenir personnel des contemporains se sera effacé, un poète pourra reprendre ces paroles, devenues fragment de la tradition orale, en y ajoutant la formule dont les pleureurs font ici l'économie. C'est ainsi que naîtront les premiers vers du poème : *Hwæt! We Gar-Dena [...] þrym gefrunon*. La dernière scène de *Beowulf* nous fait assister au processus par lequel l'actualité devient légende.